Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 15 (1894)
Heft: 8

Artikel: Bulletin mensuel : (6 août 1894)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-134757

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL *(6 août 1894[1].)*

A propos des **voies ferrées de pénétration,** une Société s'est constituée pour demander la concession de la ligne **Biskra-Ouargla.** *L'Indépendant de Constantine* nous apprend qu'elle prend à sa charge l'exploitation, sans rien demander au Trésor, mais qu'elle compte sur des ressources spéciales, au sujet desquelles il donne les renseignements suivants : Il s'agit d'une expérience intéressante qui sera peut-être, dans l'avenir et dans les cas analogues, un exemple à méditer pour la concession et l'exploitation de chemins de fer coloniaux. Le système consiste à demander à l'État, au lieu d'une garantie d'intérêts sur le capital d'exploitation pour couvrir l'insuffisance éventuelle de recettes, une concession de terres domaniales vacantes dans la région située au pied du massif de l'Aurès. Ces terres, la Société se propose de les fertiliser, à l'aide de barrages à établir au pied des montagnes pour régulariser l'irrigation du sol. La principale des cultures projetées, sur une étendue de plusieurs milliers d'hectares, est celle du coton. La Société concessionnaire ne serait donc pas uniquement une Compagnie de chemin de fer, ce serait aussi une véritable Compagnie coloniale. En dehors de l'exploitation du chemin de fer, l'entreprise aurait pour résultat de repeupler, en rendant à l'agriculture, comme à l'époque de la domination romaine, une contrée de l'Algérie devenue à peu près déserte, et de fournir en abondance, aux filatures du nord et de l'est de la France, le coton, cette matière première pour laquelle elles sont restées, jusqu'ici, les tributaires des colonies anglaises et des États-Unis. C'est en se plaçant surtout au point de vue des intérêts de la colonisation algérienne que le gouverneur général, M. Cambon, s'est déclaré nettement favorable au prolongement de la ligne de Biskra. Pour attacher à la colonie les indigènes du Sud par le lien des intérêts, le gouverneur général a, dit-on, la pensée d'établir à Ouargla un marché franc. Cette mesure, sagement préparée par l'établissement de nombreux postes militaires destinés à surveiller la frontière saharienne, serait elle-même le complément de l'ouverture de la gare d'Ouargla, et la conséquence logique de la politique suivie par M. Cambon pour renouer les relations avec les Touareg Azdjer, afin de faire disparaître les obstacles qui fermaient au commerce français la route du Sahara central et du Soudan.

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

M. Herrmann, qui commande une compagnie des troupes du protectorat allemand de l'Afrique orientale, a donné, dans les *Mittheilungen* du Dr Dankelmann, une étude sur les **Ba-Siba,** habitant le territoire où se trouve la station allemande de Boukoba, à l'O. du **Victoria-Nyanza,** au Sud de la Kaghéra, et séparé du Karagoué par le lac Ourigi et par un désert, dont la largeur varie de 8 à 100 kilom.

C'est, dit M. Hermann, un plateau, découpé par des failles profondes et hérissé de rochers et de collines, et dont l'altitude varie de 170 à 300m. du Nord au Sud. Dans la vallée la plus profonde coule le Ngono (appelé Kinyavassi par Stuhlmann), affluent de la Kaghéra. La végétation consiste principalement en bois de bananiers et en buissons. On cultive la banane, le manioc, le maïs, le tabac, le poivre rouge, la canne à sucre, divers légumes. Le café vient très bien. Le bois de construction est excellent. La dernière épizootie a tué presque tout le gros bétail. Il y a beaucoup de brebis, de chèvres, de poulets, de chiens, mais pas de chats. Le climat est très humide; il pleut presque chaque jour; les orages sont très fréquents. Le climat est néanmoins très sain. Avant l'arrivée des Allemands, les Ba-Siba étaient tributaires des Ba-Ganda; ils étaient souvent victimes des pirates qui enlevaient les femmes et les enfants pour les vendre aux Arabes. Depuis la fondation de Boukoba ils sont tranquilles et heureux. Ce sont des noirs grands et maigres; ils n'ont ni le nez épaté ni les lèvres charnues des nègres; ils ont le visage allongé; leur peau est couleur de fumée; les chefs sont de couleur plus claire, les uns café au lait, les autres bronzés comme des Bédouins. Ils parviennent à un âge avancé. Les vieillards portent tous la barbe longue. Les villages s'élèvent au milieu de bois de bananiers; les maisons sont éparses, réunies les unes aux autres par des sentiers tortueux où les habitants seuls peuvent se diriger; elles ont la forme de ruches, sans fenêtres ni cheminée. Dans chaque tribu, le chef supérieur a un pouvoir absolu; il place ses parents à la tête des districts; il a une cour avec de hauts dignitaires, suivant le système en usage dans l'Ou-Ganda. La langue appartient à la famille des langues cafres ou bantoues. Les Ba-Siba se couvrent en général de peaux, comme les Ba-Ganda. Ils aiment beaucoup les anneaux, qu'ils portent aux bras et aux jambes; les perles sont rares. Leurs armes sont la lance et le poignard. Ils s'adonnent à la musique et à la danse; les chefs ont un orchestre. Les tambours, les cithares, les flûtes sont les instruments usités. La monnaie en usage est le *caurie*: un poulet vaut trente à cinquante de ces coquillages; un œuf, deux; une brebis, six cents; etc.

Dans une des dernières séances de la Chambre des communes, sir

Charles Dilke a demandé, à son successeur actuel au sous-secrétariat des affaires étrangères, si la reconnaissance du protectorat de la France sur **Madagascar** empêchait les autorités britanniques, soumises d'autre part aux stipulations de l'Acte de Bruxelles, de procéder à des recherches sur les navires malgaches ou arabes soupçonnés de transporter des esclaves. Sir Edward Grey a répondu qu'en ce qui concerne les eaux territoriales des protectorats, l'Acte de Bruxelles (dont l'article 96 abolit les stipulations des traités qui sont incompatibles avec lui) demeurait la suprême autorité dans les questions d'esclavagisme. Or cet Acte charge les pouvoirs protecteurs du soin de son exécution dans les territoires qu'ils protègent, et conséquemment aussi dans les eaux territoriales. L'amiral Kennedy avait coutume de payer une petite somme, de sa propre poche, aux équipages des boutres qui lui semblaient suspects, et, ce faisant, il agissait sous sa propre responsabilité et non sous celle du gouvernement anglais, lequel ne croit pas, d'ailleurs, de son devoir d'intervenir en l'espèce. Les boutres en question, ajoute sir Edward, naviguaient sous pavillon français, mais il déclare que le gouvernement britannique n'a aucun droit d'investigation à bord de navires portant ces couleurs.

La South Africa Company a passé un contrat avec un ingénieur, en vue de l'extension du **chemin de fer de la Poungoué,** qui doit unir Beïra, à travers le territoire de la colonie portugaise, aux gisements aurifères du Manica et du Ma-Shonaland, jusqu'à Oumtali et Fort Salisbury. Les travaux devront être terminés au mois d'octobre prochain. Ce sera, dit la *Politique coloniale,* une forte concurrence pour la route qui joint Fort Salisbury au chemin de fer du Be-Chuanaland; par celle-ci, Fort Salisbury est à plus de 2000 kilom. de la mer, tandis qu'il n'est qu'à 500 kilom. de Beïra. Le chemin de fer, qui s'arrête actuellement à Chimoyo, a été commencé le 1er octobre 1892 et ouvert au trafic le 10 octobre 1893; il a une longueur de 120 kilom.; un train par jour dans chaque sens franchit cette distance en 10 heures. Un service régulier de chars à bœufs assure les communications entre Chimoyo et Fort Salisbury; ces bœufs mettent dix jours à faire ce trajet.

Il est question d'un embranchement d'Oumtali à Fort Victoria, et d'une ligne qui rejoindrait Sena sur le Zambèze. Beïra, qui n'existait pas en 1889, a déjà plusieurs milliers d'habitants. Plusieurs hôtels y sollicitent le voyageur, proclamant chacun que « sa table est réputée la meilleure de toute l'Afrique orientale ». Le port est fréquenté par des bâtiments de toute nationalité; les exportations ont atteint en 1893 le chiffre

de 500,000 francs. La rade est bonne et accessible aux grands navires; les plaines voisines sont fertiles et bien arrosées; et les plateaux de l'intérieur, qui renferment des mines d'or considérables, sont (à la différence des régions de la côte) admirablement salubres.

Un mémoire a été présenté au secrétaire d'État pour les Colonies anglaises par le duc de Westminster, président du Comité pour les natifs et le **trafic des spiritueux;** l'attention du ministre devait être attirée sur l'augmentation de l'ivrognerie parmi les indigènes du **Ba-Soutoland;** le mémoire insistait sur la nécessité urgente d'agir avec l'État libre de l'Orange, qui travaille à supprimer le trafic illicite des spiritueux pour en empêcher plus efficacement la vente et la contrebande sur les frontières. Le marquis de Ripon a répondu qu'il ne croyait pas que l'augmentation de l'ivrognerie au Ba-Soutoland fût aussi forte que le prétendait le mémoire susmentionné; que le trafic illicite n'avait jamais disparu. Le développement des exploitations minières a réclamé une plus forte proportion de travail indigène dans les mines. La prospérité qui en est résultée a produit des conséquences fâcheuses, et il faudra lutter beaucoup pour faire remonter les Ba-Souto au niveau où ils étaient en 1886 et 1887. Le marquis de Ripon a promis de ne rien négliger de ce qui serait en son pouvoir pour atténuer les maux dont souffrent les Ba-Souto. Il en a conféré avec Sir Henry Loch pendant le séjour de ce dernier en Angleterre, et il espère avoir dans cette lutte la coopération des indigènes eux-mêmes.

Les résultats de l'expédition envoyée l'année dernière explorer le hinterland de la colonie du **Cameroun,** et qui a été conduite par le baron d'Uechtritz et le docteur Passange, paraissent être satisfaisants. Les deux explorateurs parlent en termes très élogieux des ressources agricoles de ces régions et des cours d'eau qui y donnent accès. Ils décrivent principalement le sultanat de Morana comme un plateau extrêmement fertile, très peuplé et comme étant le centre du marché du caoutchouc. Le Bénoué étant navigable jusqu'à Garoua, pendant trois mois de l'année, pour des navires tirant jusqu'à 3 mèt. d'eau, ce territoire fournira, disent-il, un débouché commode et suffisant pour le commerce allemand. Quant à ce qui regarde le sud de l'Adamaoua, il y a lieu d'espérer qu'avec l'aide des tribus haoussas et foulas, on pourra ouvrir sous peu des communications régulières avec ce district, relié par la rivière Sannaga avec Malimba sur l'océan Atlantique.

Nous n'avions pas encore pu nous expliquer comment **Rabah,** ancien esclave et lieutenant de Zebir-pacha, l'adversaire de Gordon et le grand

chasseur d'esclaves de la province équatoriale était venu, des bords du lac Victoria et de l'Albert-Nyanza, par l'Ouellé jusqu'au Baghirmi, ni comment il avait pu mettre en danger et peut-être ruiner un empire comme le **Bornou,** pourvu d'une armée permanente et solide, de traditions militaires, de généraux vigoureux et de grandes ressources. Une lettre de Tunis du 17 mai dernier, adressée par le commandant Rebillet à la Société de géographie de Paris, et renfermant des renseignements fournis par un indigène nommé Djebbari, nous apporte l'explication suivante : Rabah s'est allié de loin avec El Ayatou, a épousé sa fille et a été appelé, guidé, secouru et porté par lui dans la conquête du Bornou. El Ayatou, descendant d'Othman dau Fodio, frustré du trône de Sokoto, s'est retiré à El Hafou, au sud du Tchad, entre l'Adamaoua, le Baghirmi et le Bornou. Ayant appelé à lui des aventuriers foullanes, il a grossi ses troupes de Fellouanes de ces régions, encore païens, qu'il a convertis, et a annoncé son intention de se tailler, dans ce pays, un empire, comme Othman l'a fait à Sokoto. Il n'avait pu être vaincu par l'Adamaoua, malgré tous les efforts de ses adversaires. Après le Fellati, El Ayatou a fait, suivant Djebbari, de grands progrès, taillant dans le Bornou, le Baghirmi et l'Adamaoua, et a été vainqueur de tous ses ennemis. Il était déjà signalé par le Fellati comme ayant cherché un appui au dehors en s'alliant au mahdi de Khartoum. N'ayant pu attendre de secours de celui-ci, qui est séparé du Tchad par l'Ouadaï, il s'est entendu avec les traitants qui, malgré la conquête mahdiste du Nil moyen, tiennent encore le haut Nil. Depuis le départ d'Émin, il a fait alliance avec Rabah, ancien lieutenant de Zebir pacha, qui lui a fourni des réguliers armés de fusils à tir rapide. Il a joint ses contingents à ce noyau, et tous deux ont marché sur le Bornou. D'après les renseignements du Fellati et d'après ceux d'El hadj Adhem, la situation d'El Ayatou est très bien expliquée. Il y a là un nouveau foyer, qui, s'appuyant au dehors sur les Nubiens du haut Nil, menace l'existence du Baghirmi et du Bornou. Nous allons donc assister, de ce côté, à une révolte soudanienne, si même elle n'est pas déjà commencée. Le commandant Rebillet a cependant peine à croire que le Bornou, avec son organisation, son armée permanente et sa puissance, succombe à une échauffourée.

D'autre part, le correspondant de Liverpool du *Temps,* adresse à ce journal les informations suivantes au sujet de l'invasion du Baghirmi et du Bornou par les troupes de Rabah.

« Je ne puis vous donner de renseignements précis sur les craintes des agents de la Compagnie du Niger, car, comme d'habitude, lorsqu'il se

passe quelque chose de désagréable dans les territoires confiés à son administration, celle-ci fait son possible pour supprimer toutes les nouvelles. Mais ce qui est significatif c'est qu'elle a fortifié **Lokodja,** station qui commande le Niger et le Bénoué, dans l'espoir d'en faire une position stratégique imprenable. On dit que les communications entre Lokodja et Yola sont interrompues, et, en tout cas, l'inquiétude augmente dans la région du haut Bénoué, à Mayo-Kebbi, etc. Autre fait significatif: Rabah ou son successeur, à la tête des mahdistes, voit se joindre à son armée quantité d'Arabes et de musulmans dans les divers pays qu'il traverse. De là le péril d'une semblable invasion pour les Européens; ce n'est pas un secret que les musulmans du Bénoué sont pleins d'une haine féroce pour les agents de la Compagnie, et, si les mahdistes déclaraient la guerre sainte, il est permis de croire que tous les adorateurs du prophète saisiraient cette occasion de frapper un coup décisif: alors ce ne serait plus seulement Lokodja ou telle factorerie du Bénoué qui serait menacée, mais aussi les établissements de la côte et de son hinterland immédiat. »

Des conférences ont eu lieu entre le général Dodds, revenu en France et M. Delcassé ministre des Colonies, pour préparer l'organisation définitive du **Dahomey** et des établissements du **Bénin.** La colonie française du golfe de Bénin comprendra désormais un territoire annexé, trois royaume placés sous le protectorat français et un cercle placé sous les ordres d'un administrateur spécial. Le territoire annexé comprendra toute la partie du littoral entre Grand-Popo et les lacunes de Porto-Novo, — territoire appartenant déjà à la France avant les dernières campagnes, — augmentée de tout le territoire s'étendant en arrière de Kotonou, jusqu'au marais de la Lama au Nord et l'Ouemé à l'Est.

Les trois royaumes sous le protectorat français seront: 1° Le royaume de Porto-Novo, déjà existant, et les nouveaux constitués par le général Dodds, à savoir ceux d'Allada et d'Abomey. 2° Le royaume de Porto-Novo, appartenant à Toffa, allié de la France, augmenté au Nord d'une certaine partie du Décamé. Les deux royaumes d'Allada et d'Abomey resteront sous les ordres des deux rois installés par le général Dodds. Un administrateur portant le titre de vice-résident sera placé aux côtés du roi d'Abomey. Celui d'Allada sera sous la surveillance directe du gouverneur général du Bénin.

Enfin, la partie nord du Décamé, à l'est de l'Ouémé, formera un cercle spécial avec un administrateur. Ce cercle portera le nom de : « Cercle du Haut-Ouémé. »

M. Ballot, gouverneur du Bénin, résidera tout d'abord à Porto-Novo,

capitale de Toffa ; mais il est probable que le gouvernement général sera prochainement transféré à Whydah, ville située dans le nouveau territoire annexé.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Dr Oscar Baumann. Durch Massaïland zur Nilquelle. Berlin (Geographische Verlagshandlung Dietrich Reimer; Inhaber : Hoefer und Vohren), 1894, in-4°, 386 p., ill. et cartes. Par l'importance de ses découvertes et la haute valeur des renseignements de toute nature qu'il a rapportés de son dernier voyage, le docteur autrichien Oscar Baumann peut être placé au premier rang des explorateurs scientifiques de l'Afrique. Chargé par le Comité anti-esclavagiste allemand d'explorer la contrée située au sud du lac Victoria, entre la côte et la partie septentrionale du Tanganyika, il s'est acquitté de sa mission avec une habileté consommée. Son succès principal, qui range à jamais son nom dans la longue liste des découvreurs, est d'avoir trouvé les fameuses sources du Nil. Avant lui et malgré les immortelles recherches des Speke, des Grant et des Stanley, le mystère planait encore sur le cours initial du grand fleuve, et Reclus pouvait dire en 1885, dans le tome X de sa *Nouvelle Géographie universelle :* « On cherche encore cette tête du Nil; comme au temps de Lucain, personne n'a eu la gloire de voir le Nil naissant. » C'est à peu près sous le troisième degré de latitude sud, à une cinquantaine de kilomètres de la tête septentrionale du Tanganyika, que le Dr Baumann a eu la bonne fortune de reconnaître cette source, qui n'est autre que celle de la Kaghera, principal tributaire du lac Victoria ; les monts d'où s'échappe le Nil portent le nom de Missosi ya Mwesi, en français « Monts de la lune » — ce sont les célèbres montagnes si longtemps cherchées. A ces bonheurs s'est joint celui de la découverte des deux lacs Manyara et Eyassi. De vastes régions, totalement inconnues jusqu'ici, ont été explorées, et l'hydrographie de la côte méridionale du lac Victoria, en particulier de ses deux golfes de Speke et d'Emin pacha, a pu être définitivement établie. Pendant les quatorze mois qu'a duré l'expédition, 4000 kilomètres de route ont été relevés.

L'ouvrage qui relate les péripéties et les résultats de ce magnifique voyage est un des plus beaux qui aient paru depuis longtemps. La maison Dietrich Reimer, bien connue pour ses nombreuses et excellentes

[1] On peut se procurer à la librairie Georg & Co, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*